CHAPITRE IV.

Sancho Pansa donne au bachelier Samson Carrasco des éclaircissements satisfaisants et bons à connaître.

Sancho de retour, remit sur le tapis les dernières questions que le bachelier lui avait faites, et lui dit : — Le Seigneur Samson, si je m'en souviens bien, m'a demandé quand, où, et comment on m'escamota mon âne ; et je réponds, que le soir même du jour que nous nous enfournâmes dans la montagne Noire pour échapper à la sainte Hermandad, après la triste aventure de nos maudits galériens, et celle de ce défunt qui allait se faire enterrer à Ségovie, mon maître et moi nous nous tapîmes au fond d'un bois, et dans l'endroit le plus épais, afin de nous mieux cacher ; et que là, nous croyant enfin en sûreté, mon maître à cheval, appuyé sur sa longue lance fichée en terre, moi posé de mon mieux sur le grison, et tous les deux moulus de coups, exténués de la fatigue de nos dernières prouesses, nous nous endormîmes ; que, pour mon compte, n'ayant presque plus peur, je m'en donnai d'aussi bon cœur

que si j'eusse été couché sur quatre délicieux lits de plume. Je m'endormis donc si fort et si ferme, que soit un homme, soit un démon, quelqu'un enfin, trouva moyen, sans que je le sentisse, de soulever mon bât et moi dessus, sur quatre piquets qui le tinrent suspendu, et de soutirer mon grison. Au reste, cette façon de voler des montures, toute singulière qu'elle paraisse, n'est pas d'invention nouvelle, et je n'en ai pas les gants. Je sais de bonne part que pareille aubaine est arrivée à Sacripant au siége d'Albraque, et que c'est juste de cette manière que s'y prit le fameux larron Brunel pour lui souffler son cheval. Au point du jour, en m'éveillant, et en me trémoussant à mon ordinaire pour me dégourdir les membres, je fis aussi trémousser les piquets, qui s'en allèrent l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Le bât dégringola, moi dessus, et je tombai les quatre fers en l'air. Ce fut alors que j'aperçus que le grison n'y était plus. J'eus beau le chercher, l'appeler, le siffler, il ne me restait plus qu'à le pleurer. Je pense qu'au moins notre faiseur d'histoires n'aura pas oublié la complainte touchante que je fis en me lamentant: sans vanité, je peux dire qu'elle en valait la peine. Finalement, au bout de je ne sais combien de jours, en cheminant avec madame la princesse Micomicone, je trouvai mon âne entre les jambes de ce double coquin de Ginès de Passamonte, que

nous avions délivré de la chaîne avec les autres galériens que vous savez.

— Fort bien, reprit Samson. Mais l'auteur, avant de raconter où, quand et comment le grison s'est retrouvé, dit, dans un autre endroit, que vous cheminiez sur votre âne ; et voilà où est la faute.

— Oh ! pour celle-là, dit Sancho, elle est claire.... Sûrement je ne pouvais être sur mon âne avant de l'avoir retrouvé. Mais c'est peut-être une faute de l'imprimerie ?

— Non, Sancho, reprit le bachelier, non; c'est une inadvertance bien prononcée de votre auteur, mais elle est de peu d'importance.... Et nos cent écus, mon cher, que sont-ils devenus?

— Ils sont devenus.... rien, répondit Sancho. Je les ai employés à me nipper, moi, et à nipper ma femme et mes enfants. C'est avec ces cent écus-là que j'ai acheté la paix du ménage; sans eux, le diable sait si ma femme m'aurait vu de bon œil courir les champs et les aventures au service de mon maître. Si, après tant de caravanes et de temps perdu, je m'en étais revenu au logis sans sou ni maille, la bonne femme m'aurait fait un beau tapage vraiment ! Si vous avez encore quelques comptes à me demander, me voilà prêt à vous répondre ; quoique pourtant personne n'ait le droit de mettre le nez dans mes affaires, ni de

me demander ce que j'ai gagné par-ci, ce que j'ai dépensé par-là. Ce que j'ai dépensé était à moi, si bien à moi, que si l'on me payait en argent, comme cela me semblerait juste, tous les coups de bâton que j'ai reçus dans nos courses, seulement à quatre maravedis la pièce, assurément cent autres écus ne feraient pas encore la moitié de mon compte. Que chacun, au reste, se mêle de ses affaires.... Chacun pour soi dans ce monde.... On fait ce qu'on peut, et non pas ce qu'on veut.... et celui qui....

— Ne prenez pas d'humeur, mon pauvre Sancho, interrompit le bachelier. Je vous promets de rendre bon compte de tout ce que vous venez de me dire, et qu'il en sera fait mention dans les impressions à venir de votre histoire ; elle n'en vaudra que mieux, et personne au moins n'aura de reproches à vous faire.

— Enfin, dit Don Quichotte, est-ce donc là tout ce qu'on blâme dans notre histoire ?

— Non, ce n'est pas tout, répondit le bachelier. On y trouve encore d'autres inadvertances, mais moins frappantes que celles-ci.

— Et l'auteur, continua Don Quichotte, annonce-t-il une suite, une seconde partie ?

— Oui, répondit le bachelier ; mais on ne présume pas qu'il tienne parole. Les uns se fondent sur ce qu'une seconde partie rarement vaut la

première ; d'autres, sur ce que le sujet paraît épuisé. Néanmoins le plus grand nombre, celui des rieurs, désire cette suite, et dit hautement qu'on ne sera pas difficile, pourvu que Don Quichotte fasse, et que Sancho jase. L'auteur, au surplus, ne dissimule pas qu'il est fortement tenté par le bénéfice que le succès de la première partie lui promet de la seconde.

— Oh! dit Sancho, si notre homme pense à l'argent, gare qu'il ne veuille aller trop vite ; il travaillera comme les couturières travaillent le samedi : mieux vaudrait pour lui et pour nous qu'il prît un peu de patience. Nous voilà, mon maître et moi, prêts à lui tailler de la besogne nouvelle ; et nous avons dans la manche, lui des aventures, et moi des paroles, autant qu'il en faudra pour remplir, non pas une, mais au moins cent secondes parties. Le cher homme ! il doit nous connaître ; il devrait savoir déjà de quel bois nous nous chauffons. Quant à moi, ce n'est pas ma faute si nous ne sommes pas encore en train ; et si mon maître m'en avait cru, il y a long-temps que nous serions en campagne une seconde fois, à redresser des torts et à défaire des injures.

Des hennissements redoublés de Rossinante, qu'on entendit alors, suspendirent la conversation. Don Quichotte, transporté, s'écria qu'ils lui étaient du plus favorable augure ; et dans la joie qu'il en

ressentit, il promit solennellement de se remettre aux champs de gloire sous quatre jours pour tout délai. On discuta de suite le plan et la marche de cette seconde campagne ; et d'après l'avis du bachelier, il fut arrêté que le chevalier se rendrait d'abord à Sarragosse, où bientôt on devait célébrer la fête de Saint-Georges par de magnifiques tournois, où maints chevaliers de l'Arragon, les plus vaillants de la terre par conséquent, et par-tout reconnus pour tels, se disposaient à se signaler. On observa que contre d'aussi fameux champions, il y avait une gloire indisputable à acquérir ; qu'ainsi cette destination était la seule convenable. Mais le bachelier en l'indiquant à notre héros, le conjura de ne pas s'exposer trop légèrement dans les combats, et de ne jamais perdre de vue que ses jours étant le patrimoine des faibles et des opprimés, il n'était plus le maître d'en disposer au gré de sa brillante et dangereuse audace.

—Bah ! Seigneur Samson, reprit Sancho, voilà précisément ce que je n'ai cessé de lui représenter depuis que nous sommes ensemble ; et toujours autant en emporte le vent. Il vous attaque cent hommes armés jusqu'aux dents ; il vous tombe dessus gaiement, sans marchander, comme je tomberais sur une bonne poularde, dans un de mes quarts d'heure d'appétit. Cependant il y a moment pour tout ; moment pour attaquer, et mo-

BIBLIOTECA REGIONAL JOAQUIM LEANDRO

ment pour se retirer ; et à la guerre même, on ne va pas toujours en avant. J'ai entendu dire, et, si je ne me trompe, c'est à Monseigneur lui-même, que la véritable bravoure était juste au milieu entre la poltronnerie et la témérité. Mon maître devrait donc une fois sur deux se bien battre, et une fois se sauver ; ou plutôt se sauver quand il y a du risque, et se bien battre quand il n'y a pas grand'chose à craindre. Au surplus, je l'avertis d'un point essentiel entre lui et moi. C'est que s'il lui plaît de m'emmener aux aventures avec lui, j'irai bien volontiers, mais à condition qu'il se chargera seul de toutes les batteries généralement quelconques ; et moi seulement du service de sa personne, du soin de le tenir propre, et de gouverner ses petites affaires. Ce sera, je vous le promets, besogne bien faite ; je n'y épargnerai ni l'eau, ni mes peines. Qu'il ne compte pas, je l'en préviens d'avance, que jamais je me batte contre qui que ce soit, canaille ou non. Moi, Seigneur Samson, je ne me soucie pas du tout de la réputation de brave, mais beaucoup, beaucoup de celle du plus affectionné, du plus fidèle, du plus serviable écuyer qui ait jamais erré derrière un chevalier errant ; et si Monseigneur, sensible à mon attachement, à mes bons et longs services, veut le reconnaître par le cadeau d'une île à choisir dans la quantité qui doit, dit-il, nous en revenir quel-

que jour, je la recevrai de bon cœur et avec reconnaissance ; comme aussi je m'en passerai sans rancune, s'il ne juge pas à propos de me la donner. Au bout du compte, celui qui m'a mis au monde saura bien m'y faire subsister. Je ne veux être à charge à personne. Qui sait, d'ailleurs, si, quand je serai gouverneur, je trouverai le pain aussi savoureux, si je le mangerai d'aussi bon appétit qu'à présent? Qui sait si le diable en m'affriolant par ce gouvernement d'île, ne me mitonne pas quelque tour de sa façon, s'il ne m'y prépare pas quelque croc-en-jambe pour me faire casser le cou? Non, non, plutôt mourir Sancho, comme Sancho je suis né... Cependant si tout doucement, tout doucement, sans trop de peines, sans trop de risques, le ciel me donnait une île, ou quelque autre chose pareille, je ne serais pas assez niais pour les refuser ; car enfin, qui refuse muse, et vaut mieux un *tiens* que deux *tu auras*.

— Vous venez, mon cher Sancho, de parler comme un sage, comme un grand prédicateur, reprit le barbier. Il ne vous faut plus que de la patience. Vous devez plus que jamais compter sur le seigneur Don Quichotte. Au train qu'iront bientôt les choses, je parierais presque pour un royaume, au lieu d'une île qu'il vous a promise.

— Toujours est-il, répliqua Sancho, que s'il peut le plus, il pourra le moins... Et sachez, Monsieur

le bachelier, que quand il me donnerait un royaume, ce royaume ne tomberait pas par terre, et que je vous le gouvernerais tout aussi bien qu'une île. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense pour la première fois ; et j'en ai déjà prévenu Monseigneur, afin qu'il ne se gêne pas, quand le moment sera venu de me faire son cadeau.

— Sancho, dit Samson, faites attention que les honneurs changent les mœurs. Au moins, quand vous serez gouverneur, n'allez pas vous méconnaître, être trop fier, dédaigner jusqu'à vos proches.

— Non, non, jamais, répondit Sancho. J'ai l'âme et le cœur d'un franc chrétien de race ; et ce n'est pas là où viennent se nicher la noire ingratitude et le sot orgueil.

— Que Dieu te maintienne en ces louables sentiments ! reprit Don Quichotte. Crois que je désire aussi vivement que toi l'instant où je te ferai gouverneur ; et j'ai le doux pressentiment qu'il ne peut être éloigné... Quant à vous, Monsieur le bachelier, persuadé qu'avec tout l'esprit que vous venez de me montrer vous devez être excellent poëte, j'ai à vous demander, en cette qualité, un service important ; c'est de me composer un *acrostiche* de congé, sur le nom de *Dulcinée du Toboso*. Les soins de mon prochain départ ne me permettent guère de m'en occuper à tête reposée. D'ailleurs, faite par vous, cette pièce indispensable dans les cir-

constances présentes, sera de main de maître, et vaudra mieux que de la mienne.

Le bachelier répondit modestement qu'il s'en acquitterait de son mieux, quoiqu'il ne fût pas, à beaucoup près, du nombre des trois poëtes et un demi-poëte que l'on comptait présentement en Espagne; mais qu'il y avait des circonstances où le zèle suppléait au talent; qu'au surplus il se faisait fort de remplir la condition essentielle, celle d'arranger le morceau de manière que les premières lettres de chaque vers forment ensemble le nom de Dulcinée du Toboso, afin que, du moins, la dame puisse être certaine qu'on ne l'a composé que pour elle. Don Quichotte exigea de plus du bachelier le secret absolu sur le projet de campagne dont il venait de lui faire confidence, et observa que, sans cela, le curé, le barbier, la nièce et la gouvernante, seraient gens à y opposer mille petites tracasseries. Carrasco promit tout; et, à son tour, Don Quichotte promit de lui donner exactement de ses nouvelles. Ils se séparèrent ensuite; et Sancho s'en revint chez lui, disposer tout pour le départ.

CHAPITRE IV.

Conversation remarquable entre Sancho Pansa et Thérèse Pansa, sa femme.

En arrivant à ce cinquième chapitre, le traducteur espagnol prévient ses lecteurs qu'il le suspecte fortement d'être apocryphe, et que, comme tel, il a été tenté de le passer sous silence. Il se fonde sur ce que Sancho s'y exprime en termes qui paraissent au-dessus de sa portée, et d'une manière recherchée, plus ingénieuse même qu'on ne peut l'attendre de sa simplicité naturelle et ordinaire. Observant, néanmoins, que la tâche d'un traducteur n'est que de traduire, il dit que, toutes réflexions faites, il a cru devoir se borner à cet avertissement; et en effet il continue comme on va le voir.

Sancho rentra chez lui si content, si joyeux, que sa femme s'en aperçut du plus loin qu'elle le vit. Elle en fut elle-même si transportée d'abord, qu'avant tout elle lui demanda vite ce qui le ramenait si pétillant d'aise. — Ma femme, répondit Sancho, si Dieu avait voulu que je ne fusse pas si

content aujourd'hui, je le serais bien davantage encore.

— Je ne vous entends pas, mon ami, répliqua-t-elle; je ne comprends pas comment vous pourriez être plus content si vous ne l'étiez pas tant; mais cela vient peut-être de ce que je n'ai pas assez d'esprit.

— Tiens, Thérèse, écoute, et tu me comprendras. Je suis content par la raison que je viens de me décider à continuer mon métier d'écuyer errant avec notre seigneur Don Quichotte, qui, pour la troisième fois, va se remettre en campagne, à chercher des aventures. Moi, je vais le suivre encore cette fois, parce qu'enfin, en ce monde, il faut arracher comme on peut sa pauvre vie; et parce que j'ai l'espérance de trouver cent autres écus pareils à ceux que j'ai rapportés et que nous n'avons plus. Mais le contentement que j'en ai est contrarié par le chagrin de m'éloigner de toi et de nos enfants. Si donc le bon Dieu avait voulu me donner de quoi boire et manger dans ma maison, bras et jambes croisées, sans me le faire gagner à la sueur de mon front, et sans me faire courir après à travers champs et mauvaises aubaines (ce qui, entre nous soit dit, ne lui serait pas fort difficile ni d'une grosse dépense), il est clair, je crois, que j'aurais lieu d'être plus content, puisqu'à mon contentement ne se mêlerait pas le deplaisir que j'ai de te

quitter. J'ai donc eu raison de te dire que je serais plus content encore, si Dieu avait voulu que je ne le fusse pas tant aujourd'hui.

— J'y suis et j'entends, reprit Thérèse; mais avouez, mon cher mari, que depuis que vous êtes dans la chevalerie errante, vous avez pris une manière de parler si entortillée, que bien fins sont ceux qui vous comprennent.

— Femme, répliqua Sancho, c'en est assez sur ce chapitre; il s'agit de toute autre chose. Je te charge, ma petite amie, et très-expressément, d'avoir grand soin du grison pendant ces trois jours-ci. Songe qu'il est question d'aller, non pas à la noce, mais aux aventures. J'entends que sa pitance soit doublée, que mon bât et tout mon équipage soient raccommodés à neuf: car, cette fois, nous allons pour le moins faire le tour du monde; avoir affaire aux géants, aux dragons, aux monstres, aux fantômes de toutes couleurs; vivre au milieu des sifflements, des rugissements, des beuglements, des cris de rage, et des défis les plus épouvantables; et encore tout cela, ma chère, ne sera qu'amusette, fleurette et bagatelle, en comparaison des Yangois et des enchanteurs maures que peut-être nous ne rencontrerons que trop souvent.

— Je m'imagine qu'en effet le métier d'écuyer errant n'est pas des plus commodes, reprit Thé-

rèse; mais comptez, mon cher, que d'ici je ne cesserai de prier Dieu, pour qu'il vous tire sain et sauf de toute mauvaise aventure.

— Ce métier est rude, si rude, Thérèse, que j'aimerais mieux, je crois, mourir que de le reprendre, si je n'étais sûr de me voir au premier jour gouverneur d'une belle et bonne île.

— Vous, mourir! ah! ne m'en parlez pas, s'écria Thérèse.... Il n'y a rien de tel que de vivre, mon ami.... Vive la poule, encore qu'elle ait la pepie.... Vivez, vivez, et que tous les gouvernements s'en aillent au diable.... Vous êtes venu en ce monde sans gouvernement, sans gouvernement, tout comme un autre, vous irez en terre, ou l'on vous y portera quand ce sera la volonté de Dieu. Eh! combien d'autres sont obligés de se passer de gouvernement, qui n'en vivent pas moins tout doucement, et qui n'en sont pas moins comptés au nombre des honnêtes gens! Les gouverneurs, mon ami, ne mangent pas de meilleur appétit que nous; toutes leurs fines sauces ne valent pas la faim qui assaisonne toujours les repas du pauvre.... Cependant, mon cher Sancho, si par hasard un gouvernement vous arrive jamais, (car, enfin, qui sait ce que Dieu nous garde?) sans doute vous n'oublierez pas votre femme ni vos enfants. Songez que le petit Sancho notre garçon a ses quinze ans bien sonnés, et qu'il s'en va temps qu'il aille à l'école, si en effet

son oncle l'abbé veut en faire un homme d'église ; que Sanchette notre fille a presque une année de plus ; qu'elle ne se ferait pas tirer l'oreille pour prendre un homme ; que même, si l'on y regardait de près, on lui trouverait peut-être autant d'envie de prendre un mari qu'à vous de prendre un gouvernement ; et que quand une jeunesse en est à ce point-là, dame ! il n'y a pas à balancer ni de temps à perdre. Vaut encore mieux la marier, n'importe comment, que la laisser faire à sa tête.

— Femme, répondit Sancho, tu peux compter que sitôt gouverneur, mon premier soin sera de marier Marie Sanchette ; mais si grandement, si superbement, que je n'entendrai pas qu'on l'approche sans lui donner du *Dona* et de la *Seigneurie* gros comme le bras.

— Et moi, répliqua Thérèse, c'est ce que je ne veux pas. Croyez-moi, le plus sage et le plus sûr, c'est de marier votre fille avec son égal. Elle a l'habitude des sabots, ils ne l'empêchent pas de courir lestement ; gare qu'avec le petit soulier mignon elle ne fasse souvent des faux pas ! gare, si vous lui troquez son court jupon de bure contre la belle robe traînante à gros vertugadins, que bientôt l'enfant se méconnaisse elle-même, ou que, trop gauche pour ce pompeux étalage, elle ne montre le bout de l'oreille, et ne fasse rire à ses dépens, au lieu de se faire considérer !

— Tais-toi, sotte, reprit Sancho; tais-toi, te dis-je. Deux ou trois années lui suffiront pour se façonner aux grands airs; et crois qu'avec un peu d'apprentissage elle fera sa dame de qualité tout aussi bien que tant d'autres qui, sans valoir mieux qu'elle, s'en tirent pourtant à merveille. Et puis, quand même elle serait assez maladroite pour ne pouvoir y réussir, que m'importe à moi, pourvu que je la fasse réellement grande dame; elle ne le sera pas moins, je pense, quelle que soit son allure.

—Sancho, mon cher ami, reprit Thérèse, croyez-en votre femme. Ne sortons pas de notre rang; partout ailleurs nous ne serions pas à notre place, ni par conséquent à notre aise. Marions Sanchette à quelqu'un qui ne puisse nous en faire accroire; et mieux vaut pour cela le voisin que l'étranger. Nous aurons fait un grand coup vraiment, quand nous l'aurons donnée à quelque mauvais sujet de comte, qui, au premier grabuge de ménage, la traitera de canaille, elle et toute sa race! Tenez, je me défie de tous ces orgueilleux; ce n'est pas pour eux que j'ai mis ma fille au monde, et que je l'ai élevée moi-même.... Sancho, gagnez de l'argent, rapportez-en le plus que vous pourrez, c'est à merveille; mais laissez-moi le soin de marier Sanchette. J'ai des vues sur Lopès, le garçon à Jean Totcho, notre voisin. C'est un sujet gaillard, dispos, bien bâti, bien portant, bon enfant;

nous le connaissons, il ne nous en fera point accroire celui-là. Il lorgne la jeune fille d'un certain air que j'ai compris. Il est notre égal, ou à-peu-près; voilà ce qu'il faut à Sanchette et à nous. Au moins nous aurons toujours nos jeunes gens sous les yeux; nous verrons naître une troupe de petits enfants, qui viendront grands, qui travailleront, qui se marieront, qui en feront d'autres autour de nous. Le ciel bénira toute la famille, et nos vieux jours seront encore pleins et heureux. Ce n'est pas là, mon cher, ce qui nous pend à l'oreille, ni à nous, ni à notre fille, si vous vous entêtez à la marier à la cour, à la transplanter dans ces beaux palais où elle ne comprendra personne, et où personne ne la comprendra.

— Femme de Barrabas! s'écria Sancho presque en colère... quel démon t'entête donc à t'opposer au mariage de notre fille avec un gendre qui la fasse grande dame? Est-ce que cela l'empêcherait de nous donner des petits-enfants? Il n'en viendrait peut-être pas tant, mais du moins ils arriveraient en ce monde avec le *Don* ou le *Dona*.... Tiens, Thérèse, j'ai toujours ouï dire, et à gens plus habiles que moi, que celui qui ne sait pas prendre la balle au bond, ne doit pas se plaindre s'il ne gagne pas; que la fortune est inconstante, capricieuse et volage, et qu'il faut lui ouvrir bien vite, quand la fantaisie lui prend de venir amicalement frapper

à votre porte, si vous ne voulez pas qu'elle aille du même pas porter ses caresses ailleurs. Crois-moi, profitons du bon vent que nous avons en poupe, et laissons-nous aller doucement là où il nous pousse. (Ce sont particulièrement ces expressions et ces idées de Sancho, qui ont fait présumer au traducteur de cette histoire que ce chapitre pouvait bien être apocryphe.) Je ne te crois pas assez bête, poursuivit-il, pour ne pas sentir qu'un bon gouvernement bien gras, nous tirerait tous de la crotte; et qu'ensuite, en mariant Sanchette comme je te le disais, toi-même, en un clin d'œil, tu te trouverais grande dame; qu'on t'appellerait Dona Thérèse Pansa, qu'il y aurait à l'église une place tout exprès pour toi, que tu t'y étalerais sur des tapis et des coussins resplendissants de broderies et de dorures, à la barbe des orgueilleuses du village, qui en crèveraient de dépit. Non, n'est-ce pas, cela ne te ferait pas plaisir? Mieux vaut rester comme nous sommes, sans augmenter ni diminuer, comme des figures de plâtre! Tais-toi donc; va, tu déraisonnes, et je ne t'écoute plus. Sanchette, je le répète, sera comtesse, c'est un point résolu.

— Hé bien, reprit Thérèse, je vous déclare, moi, qu'on ne m'ôtera pas de la tête que cette fantaisie-là perdrait ma fille; et je n'y donnerai jamais mon consentement, c'est chose résolue. Toujours, mon cher, j'aimai l'égalité; elle me paraît si naturelle,

BIBLIOTECA REGIONAL JOAQUÍN LEGUINA Comunidad de Madrid

si douce entre gens qui, dans le fond, ne valent pas mieux les uns que les autres! et toujours j'enrage des tons d'exigence qui ne sont pas fondés sur un mérite supérieur. Moi, je m'appelle Thérèse depuis le moment de mon baptême. C'est un petit nom tout simple, tout court, mais qui va, vient et s'entend sans qu'il ait besoin de garnitures et de broderies; il n'a que faire de ce gros attelage de prénoms, de surnoms, de titres et de qualités, auxquels tant de fous et de folles sont malheureusement plus attachés qu'à leurs devoirs les plus sacrés. Depuis que je suis votre femme, on y a joint le surnom de Pansa, et je le porte, parce que j'y suis obligée. Je porterais volontiers aussi celui de Cascajo, que je tenais de mon père; mais la loi, l'usage le veulent autrement, il faut bien que je m'y soumette. Je ne tournerais pas mon pied pour ce *Dona* dont vous êtes si friand, et qui à moi me paraît si lourd. Je n'ai pas non plus l'ambition de m'enharnacher en comtesse ou en gouverneuse. Je ne ferai pas dire de moi: *Tiens! la vois-tu, cette dame de nouvelle fabrique? Hier, cela vous filait ses étoupes l'oreille basse, cela ne se montrait qu'en mante de bure; aujourd'hui, des vertugadins, des bijoux, de l'étalage, des grands airs! comme si je ne la connaissions pas!* Non, non, je ne m'exposerai pas à de pareils lardons, tant que Dieu me conservera mes cinq à six sens de nature.... Quant à vous,

mon ami, régalez-vous d'îles, de gouvernements, de grands airs ; puisque c'est votre plaisir, j'y consens. Mais comptez que ni ma fille ni moi nous ne bougerons d'ici. La place de l'honnête femme est dans son ménage, celle de l'honnête fille est à son travail sous les yeux de sa mère ; et tant que nous y resterons, la Providence y prendra soin de nous. Ainsi, libre à vous d'aller courir vos aventures avec votre monsieur Quichotte, qui s'est emparé du *Don*, lui, je ne sais trop pourquoi, car ni son père ni son grand-père n'en ont jamais tâté.

— C'est bien à présent, répliqua Sancho, que je te crois dans l'estomac un démon familier qui te souffle tout ce que tu dis ! Tudieu, femme ! quel babillard que ce démon-là, comme il en défile ! mais des choses qui n'ont ni pieds ni pates. Il n'y a pas pour un maravedis de bon sens dans tes Cascajo, tes vertugadins, tes étoupes, tes garnitures, tes lardons, tes bijoux, et tout ce tas de paroles qui n'ont rien de commun avec ce que je te disais. Je t'ai laissé parler, parce que je te voyais en train, mais écoute encore une fois, pauvre sotte, pauvre bête ; car quel autre nom te donner, quand tu entends si peu ce que je te dis ? Je conçois, je sens, j'avoue que tu n'aurais pas tort de te rejimber, si je te disais que ma Sanchette dût se jeter, la tête la première, du haut en bas d'une tour ; ou si je prétendais qu'elle allât courir le monde comme l'in-

fante Dona Urraca. Mais quand je peux, quand je veux d'un tour de main, en un clin-d'œil, faire de la pouponne une Dona, et vous la lancer de son chenil dans un beau lit à la duchesse, sur un superbe piédestal, au milieu d'une magnifique estrade garnie de plus de coussins de velours fin, qu'il n'y en a, je parie, dans les boudoirs de l'empereur de Maroc, dis-moi donc comment, pourquoi me résister, me contrarier, t'entêter à ne pas être de mon avis?

— Comment? pourquoi? répondit Thérèse; à cause du proverbe qui dit: *Plus tu te montreras, plus on te verra;* parce que plus on brille, plus on fixe l'attention. Les regards, mon ami, glissent rapidement en passant sur le pauvre obscur; ils s'arrêtent sur le riche éclatant. Et si ce riche l'est devenu subitement de pauvre qu'il était, c'est alors que l'envie, la jalousie, la calomnie, se déchaînent contre lui. Eh! des envieux, des méchants, le pays en fourmille, vous le savez; vous savez que vous ne mettriez pas le pied hors de la maison, sans les entendre bourdonner de tous côtés.

— Thérèse, reprit Sancho, comme je veux absolument te convertir, tu vas entendre des raisons que de ta vie tu n'as entendues. Elles ne sont pas de mon cru, je t'en avertis, mais elles n'en sont pas moins bonnes. Je les tiens du père prédicateur du carême dernier, et je m'en rappelle fort à pro-

pos pour la circonstance. Il disait donc, que les objets présents, ceux qui frappent actuellement nos regards, s'impriment toujours dans notre imagination avec bien plus de force que ceux qui n'y sont rappelés que par le simple souvenir. (Le traducteur espagnol observe encore ici que ces phrases-ci, dans la bouche de Sancho, lui ont paru très-apocryphes.) C'est par cette raison, continua Sancho, que quand nous apercevons une personne richement vêtue, environnée d'une grande pompe, d'un fastueux étalage de domestiques et d'équipages, nous ne pouvons nous defendre d'une certaine consideration pour elle, quoique dans le même instant un souvenir vienne nous dire à l'oreille que nous avons autrefois vu cette même personne dans un état d'abjection. En ce cas, le passé ne laisse qu'une idée legère et presque insensible, qui devient à rien dans notre mémoire, à côté de l'impression forte, vive et profonde qu'y fait l'eclat du présent. Et si cette personne que la fortune a portée si complaisamment du bas en haut, n'en devient ni insolente, ni orgueilleuse ; si, libérale, affable et polie envers tous, elle est assez prudente pour éviter le ton exigeant de ces grands d'origine qui ont l'habitude des respects de la multitude ; crois, ma Thérèse, qu'on la considérera, qu'on l'aimera même, et qu'on n'ira pas rechercher ce qu'elle fut au temps passé ; parce qu'alors personne

n'aura de motifs pour être tenté de la mortifier. Elle n'aura donc contre elle que ces envieux de profession qui ne font grâce à qui que ce soit; mais ces envieux-là, quoi qu'on en dise, ne sont pas très-communs, d'ailleurs on s'en moque.

— Vos sermons et vos rhétoriques me fatiguent la tête, répliqua Thérèse impatientée, mais ils ne me la feront pas perdre. Pour en finir, laissez-moi tranquille, et faites comme vous l'entendrez... Au moins, puisque absolument vous voulez être gouverneur, vous devriez emmener avec vous le petit Sancho; vous savez qu'il est bon que les enfants se fassent de bonne heure au métier de leur père, et qu'il n'y a pas pour eux de meilleur apprentissage.

— Rien ne presse encore pour lui, répondit Sancho. Je l'enverrai chercher en carrosse aussitôt que je serai installé dans mon gouvernement; et en même temps je t'enverrai de l'argent, car sûrement il n'y manquera pas de gens qui m'en prêteront, avant même que j'en aie gagné. Tu auras soin de bien habiller le petit, et de manière qu'on voie.... qu'il est.... ce qu'il faut qu'il paraisse.... et non pas qu'il n'est.... que ce qu'il est.... tu m'entends.

— Oui, oui, répondit Thérèse, envoyez votre argent, et ne vous inquiétez pas du reste; je fais mon affaire de vous le bichonner à ravir.

— Or ça, dit Sancho, cette fois nous voilà d'accord, Sanchette sera comtesse?

— Le jour qu'elle sera comtesse, répondit Thérèse, elle sera morte pour moi.... Mais, je vous le répète, faites comme vous voudrez ; puisque je ne suis que la femme ici, je suis tenue de vous obéir. Qu'elles sont à plaindre, ces pauvres femmes, quand leurs maris ne sont que des cruches ou des entêtés !

Et, en lâchant cette bordée, la chère Thérèse se mit à pleurer, de rage beaucoup plus que de chagrin. Sancho, pour la calmer un peu, promit de couper le différent par le milieu, et de ne pas se presser de faire Sanchette comtesse; mais à condition qu'à la fin Thérèse y consentirait de bonne grâce. Cet arrangement conclu, Sancho s'en revint au logis de Don Quichotte pour en arrêter d'autres non moins importants et relatifs à leur prochain départ.

CHAPITRE VI,

L'un des plus remarquables de cette Histoire.

Pendant le curieux colloque qu'on vient de raconter, la nièce et la gouvernante de Don Quichotte n'étaient pas restées dans l'inaction. Elles avaient éventé la mine, et découvert que le cher oncle et maître songeait sérieusement à décamper une troisième fois, pour recommencer son malheureux métier de chevalier errant. Elles s'étaient donc mis en tête d'employer tous les raisonnements possibles pour le détourner de ce funeste projet ; mais c'était pour elles forger à froid, ou prêcher dans le désert. L'histoire a recueilli quelques fragments de leur conversation avec notre héros, à ce sujet ; et les voici :

— Je vous jure, mon bon maître, lui dit la gouvernante, après avoir épuisé sa rhétorique sans obtenir même la moindre réponse, que si vous ne me promettez de rester tranquille chez vous, que si je m'aperçois seulement que vous ayez l'idée de recommencer votre maudit métier de chevalier errant, pire cent fois que celui d'une âme en peine,

moi je fais un train d'enfer, et que je vas jusqu'à Dieu, jusqu'au roi, s'il le faut, les conjurer d'y mettre ordre eux-mêmes, puisque je n'y puis plus rien.

— Bonne gouvernante, lui répondit enfin Don Quichotte, il ne m'appartient pas de prévoir ce que Dieu daignerait accorder à vos prières; je ne sais pas non plus quel égard sa majesté aurait à vos criailleries... mais je sais qu'à sa place je vous laisserais babiller à votre appétit, sans y faire la moindre attention. Il est beau sans doute à ce grand roi d'accueillir cette multitude de requêtes fastidieuses dont on l'accable chaque jour,[2] et surtout de répondre à toutes; mais à ce prix je ne voudrais pas de sa couronne, tant ce devoir, tout sacré qu'il est, me paraît onéreux et pénible. Je me reprocherais donc d'être cause de la moindre importunité de plus pour sa majesté; et je vous défends expressément de l'occuper un seul instant de ce qui me concerne.

— Dites-moi, mon cher maître, reprit la gouvernante, y a-t-il des chevaliers à la cour de notre roi?

— Oui, ma bonne, répondit Don Quichotte, et en très-grand nombre. Ils y sont les soutiens, les ornements essentiels du trône et de la majesté royale.

— En ce cas, reprit la gouvernante, pourquoi ne vous y tenez-vous pas comme les autres? Ne fe-

riez-vous pas mieux d'y servir tranquillement votre maître, que de courir le monde comme un insensé?

— Tous les chevaliers, mon enfant, répondit Don Quichotte, ne sont pas propres à être chevaliers de cour; comme aussi tous les chevaliers de cour ne sont pas de trempe à être chevaliers errants; et quoique les uns et les autres portent la même qualification, il y a beaucoup de différence entre eux. Les chevaliers de cour, sans sortir des appartements et des galeries du palais, parcourent le monde, mais sur des cartes géographiques; il ne leur en coûte pas un maravedis, pas un seul cheveu. Ils n'ont à essuyer, dans leurs expéditions, ni le froid, ni le chaud, ni la faim, ni la soif. Nous autres chevaliers errants, c'est au contraire en réalité par monts et par vaux, sur terre et sur mer, que nous parcourons l'univers à pied ou à cheval; successivement exposés aux ardeurs de la canicule et aux glaces de l'hiver, aux besoins, aux privations, aux fatigues et aux dangers de toute espèce. Ce ne sont pas des ennemis en peinture ou rangés sur une feuille de papier que nous attaquons nous autres. Quand nous livrons bataille, ce n'est pas seulement pour égratigner notre adversaire, ou lui tirer une première goutte de sang, après cinquante minutieux préliminaires pour constater si les lances ou les épées sont d'é-

gale grandeur; si l'un des deux a ou n'a pas sur lui quelque relique ou quelque secret talisman; si le champ de bataille est dûment compassé; si le soleil est posté de manière à ne point favoriser l'un au préjudice de l'autre; si enfin tous les réglements sur le duel sont rigoureusement observés. Le chevalier errant, ma chère, ne regarde à rien de tout cela; n'examine ni le nombre, ni l'espèce, ni la force de ses ennemis. Il rencontre dix géants démesurés, comme ceux que plus d'une fois j'ai vus de si près.... leur tête audacieuse touche aux nues; leurs jambes colossales, leurs bras nerveux sont de taille proportionnée à cette énorme hauteur; leur œil menaçant, plus gros qu'une meule de moulin, est plus ardent qu'un réverbère enflammé; ils sont encuirassés d'écailles plus dures que le diamant; ils sont armés de longs cimeterres plus tranchants que des rasoirs, ou d'effroyables massues hérissées de pointes d'acier... hé bien! ma bonne, l'intrépide chevalier errant, sans les compter, marche fièrement contre eux. Fussent-ils trente, fussent-ils cent, il les atteint, il les attaque sans balancer... et s'il est aussi fameux, aussi vaillant que certains que je sais, les vaincre, les culbuter tous, les pourfendre, les tailler en pièces, n'est pour lui que l'affaire d'un moment.... Tout ce que je vous dis là, ma pauvre bonne, tend à vous faire sentir l'excessive distance qu'il y a de chevaliers à chevaliers, et combien les

rois devraient faire cas de ceux de notre espèce.... Mais en général les rois lisent trop peu les histoires de chevalerie errante ; ils ne savent pas assez que, plus d'une fois, un seul chevalier errant sauva plus d'un royaume.

— En vérité, je n'y tiens plus ! je n'y tiens plus! s'écria la nièce. Est-il donc possible, mon très-cher oncle, que vous croyiez si fermement à vos contes de géants, et à tous les absurdes mensonges de vos histoires de chevalerie errante! On devrait bien enfin les faire brûler toutes et par-tout. Quel poison, que ces maudits livres !

— Rendez grâce au ciel, petite étourdie, reprit Don Quichotte en sourcillant, de ce que vous êtes ma nièce.... Si vous n'étiez la fille de ma propre sœur, vous seriez à l'instant châtiée de ces blasphèmes, et de manière, je vous jure, à corriger à jamais vos pareilles. Comment! une morveuse, une enfant qui sait à peine gouverner son métier à dentelle, oser, en ma présence, blâmer, condamner, injurier les histoires de chevalerie errante ! Eh! malheureuse, que dirait le grand Amadis s'il t'entendait!... Je veux pourtant, quant à lui, qu'il te pardonnât ; je le présume même très-fort, parce qu'il fut effectivement le chevalier le plus doux, le plus affable de son temps, et sur-tout parce qu'il fut le constant protecteur, le fidèle champion du beau sexe ; mais, mon enfant, tous ne lui ressem-

blent pas, et il pourrait s'en trouver d'assez brutaux pour te faire payer cher ton inconsidération. Il y a de très-grandes variétés sous la commune dénomination de chevalier, comme sous la même couleur l'or et le cuivre ont une valeur bien différente ; et de tous les soi-disant chevaliers, fort peu probablement supporteraient l'épreuve de la pierre de touche ; car fort peu réunissent à l'avantage indispensable d'une origine distinguée, les vertus héroïques, les qualités brillantes, cette douce urbanité, qui constituent le parfait chevalier. Il y a des hommes obscurs qui singent ridiculement les chevaliers, et veulent à tout prix passer pour tels. Il y a des chevaliers assez vicieux pour se ravaler, par leur conduite, fort au-dessous de leur rang, et pour s'y faire mépriser. Les uns ont trop d'ambition, les autres trop de bassesse ; tous cependant se disent chevaliers. Il faut donc bien du discernement pour ne pas se méprendre aux apparences, aux prétentions, pour reconnaître les véritables chevaliers, parmi tant d'hommes qui en usurpent ou en dégradent le titre.

— Quel dommage, mon cher oncle, cent fois quel dommage ! s'écria la nièce, qu'avec tant de raison et de lumières, qu'avec assez d'esprit et de bon sens pour prêcher les autres, vous soyez assez aveuglé par vos chimères chevaleresques, pour vous abuser sur vous-même au point de vous croire fort

et vaillant, tandis que vous êtes vieux, cassé, et plus qu'infirme; au point de vouloir faire le métier de redresser les torts des autres, tandis que, courbé sous le poids de vos années, vous pouvez à peine redresser votre corps affaibli; enfin, au point de vous prétendre chevalier ne l'étant pas. Sans doute vous êtes du bois dont on les fait, puisque vous êtes gentilhomme; mais trop pauvre pour en payer la façon, ne serait-il pas plus raisonnable à vous de ne point sortir de votre rang, ni sur-tout de votre manoir?

— Ce que tu me dis là, ma petite, reprit le cher oncle, prouve que tu n'as point encore réfléchi sur les devoirs qu'impose la naissance, ni sur les facultés qu'elle donne. Tenez, mes enfants, puisque nous en sommes sur ce chapitre, écoutez ce que j'ai souvent pensé sur ce qu'on appelle la naissance. Vous verrez que sans les œuvres elle est peu de chose, puisque les œuvres seules peuvent, ou en conserver l'éclat, ou en procurer l'avantage à nos descendants. Je crois qu'on peut réduire à quatre principales, les différentes espèces de familles qui existent ou ont existé sur la surface de la terre. La première est celle de ces familles augustes dont l'origine est absolument perdue dans la nuit des temps, et qui depuis n'ont point déchu de leur antique splendeur. Ces familles sont rares; il en existe cependant qui jouissent encore paisiblement

d'une longue suite de siècles de grandeur et de prospérité. La seconde espèce est celle de ces familles dont l'origine est connue, mais qui ont constamment prospéré, et sont successivement arrivées à un degré plus ou moins remarquable de splendeur et de puissance. Telle est dans les plus célèbres de cette espèce, la famille ottomane aujourd'hui régnante sur l'un des plus grands empires du monde, et dont la souche bien connue n'est cependant qu'un obscur pasteur. La troisième est celle de ces familles autrefois illustres, qui ont successivement perdu de leur éclat et de leur grandeur, au point d'être enfin devenues à rien, comme une pyramide va, depuis sa base, toujours en diminuant jusqu'à son sommet qui n'est plus qu'un point im-

turel, je ne manquerais sûrement pas d'en profiter.

— En voici encore une que je ne comprends pas, reprit Don Quichotte. Que veux-tu dire avec ce *maniaque* ?

— Je veux dire, répondit Sancho, que je suis assez..... Ma foi, je ne sais pas trop vous l'expliquer.... Que je suis assez à la main.... là, comme qui dirait assez facile à manier.

— J'entends, j'entends, reprit Don Quichotte; que tu es assez docile, assez obéissant pour prendre mes leçons en bonne part, et en faire ton profit; assez maniable ?

— C'est cela même, répondit Sancho; oui, c'est cela, vous y êtes.... Mais je parierais presque que vous l'avez compris du premier coup, et que vous ne m'avez tarabusté que par pure malice, pour m'embrouiller, et me faire lâcher quelques douzaines d'autres balourdises.

— Tu l'as à-peu-près deviné, reprit Don Quichotte en souriant.... Mais au fait, et revenons à ta femme. Hé bien, que dit-elle de notre prochain départ ?

— Thérèse dit, répondit Sancho, que... d'abord.... il faut que je m'entende bien avec votre Seigneurie. Elle dit que.... comme on fait son lit on se couche.... Que les paroles s'envolent, et que les écritures restent. Elle dit qu'il vaut mieux pé-

cher par trop que par trop peu de précaution.... Qu'un *tiens* vaut mieux que deux *tu auras*.... Et moi sur tout cela j'opine que le conseil de la femme n'est pas grand'chose, mais qu'on doit toujours le prendre vaille que vaille.

— Je suis de votre avis jusqu'à présent, Sancho, dit Don Quichotte. Continuez, je vous écoute avec plaisir; car aujourd'hui vous parlez d'or.

— Pour en revenir donc, continua Sancho.... votre Seigneurie sait mieux que personne que... que c'est peu de chose que nous.... que nous sommes tous sujets à mourir.... qu'aujourd'hui nous voilà et demain plus..... que l'agneau y passe comme le mouton, et le mouton comme l'agneau.... que pas un de nous ne peut se promettre un quart d'heure de vie de plus que la portion que le bon Dieu lui a taillée.... que la mort n'a point d'oreilles, et qu'elle frappe à tort et à travers comme une sourde..... que quand elle vient nous appeler, il n'y a plus moyen de tortiller, il faut partir... enfin, qu'il n'y a ni verrous, ni serrures, ni supplications, ni sceptres, ni mitres, qui puissent nous mettre à l'abri de sa griffe. Tout cela est connu de tout le monde, et se prêche tous les dimanches dans toutes les églises.

— Rien de plus certain, Sancho, que ces grandes et importantes vérités. Mais à propos de quoi me les représentes-tu? à quoi veux-tu donc en venir?

— Puisque vous me le demandez, Monseigneur, je vous dirai que j'en veux venir à vous prier, sauf votre bon plaisir, de régler par écrit, entre nous, ce que je gagnerai par mois à votre service, et de *m'apotiquer* ledit gage sur tous vos biens meubles et non meubles. Je ne me soucie plus d'avoir mon salaire en cadeaux, qui ne me viendront peut-être jamais, ou qui ne viendront que quand je n'aurai plus de dents ; et puis, qui sait ce qu'ils vaudront, ces cadeaux, si jamais ils arrivent? Moi, j'aime mieux savoir sur quoi compter. Je n'en suis pas pour la quantité, mais bien pour la qualité. Pour peu qu'il y ait, s'il est sûr, je m'en contenterai, parce que plusieurs *peu* font quelque chose, parce que les petits ruisseaux font les rivières, et parce que qui gagne tous les jours, ne fût-ce qu'une misère, au moins ne perd jamais. Entendu pourtant, comme de juste et de raison, que si contre mon attente, et ce que je ne crois plus guère, vous me donnez un jour l'île tant promise, nous supputerons en conscience ce qu'elle pourra rendre de revenu pendant tout le temps que je la tiendrai, et que nous le rabattrons sur le montant de mes gages, car je ne suis pas un Arabe ; et d'ailleurs, comme on dit, les bons comptes font les bons amis.

— Dès tes premieres paroles, mon pauvre Sancho, répondit Don Quichotte, j'ai découvert le but de ce

déluge de proverbes et de maximes dont tu viens de m'inonder. Je t'ai laissé dire, parce que ton embarras et tes détours me divertissaient; mais je vais y répondre sérieusement. Très-volontiers, Sancho, je te fixerais et t'assurerais un gage convenable, si, dans toutes les histoires de chevalerie errante, je connaissais un seul exemple de semblable arrangement entre un chevalier et son écuyer : je les ai pourtant lues et relues toutes. Elle apprennent au contraire que tous les écuyers servaient *gratis;* mais qu'au moment où ils s'y attendaient le moins, la fortune devenant tout-à-coup prospère à leurs maîtres, ces écuyers se trouvaient gratifiés d'une île ou de quelque autre domaine d'importance; ou tout au moins d'un titre qui les élevait au rang des seigneurs les mieux qualifiés. Monsieur Sancho, si d'aussi belles espérances vous conviennent encore, je vous en laisse avec plaisir la préférence; mais croire que je pousserai la complaisance jusqu'à déroger aux principes de l'antique chevalerie errante, que précisément je cherche à rétablir dans toute leur pureté primitive, c'est vous abuser, c'est compter sur l'impossible. Vous pouvez donc retourner à votre logis, faire part de mes intentions à madame votre femme; si elles lui sont agréables et à vous, si vous tombez d'accord avec elle de continuer à me servir *gratis* suivant l'usage, ainsi soit-il. Dans le cas contraire, ainsi soit-il encore,

et vous resterez chez-vous : nous n'en serons pas moins bons amis. Tant qu'il y aura du grain au colombier, les pigeons n'y manqueront pas. Et faites attention, Monsieur Sancho, que legitime espérance est préférable à jouissance illicite ; et qu'il vaut encore mieux être en droit de demander, qu'en nécessité de rougir en recevant. Vous voyez, Sancho, que moi aussi je sais dans l'occasion citer proverbes et maximes. Au reste, pour en finir sur ce chapitre, je vous déclare que s'il ne vous convient plus de courir la chance de ma bonne ou mauvaise fortune, et de me servir comme autrefois, noblement et sans gages, jusqu'au moment de la très-juste récompense que je vous ai destinée, nous devons songer aujourd'hui, plutôt que demain, à nous séparer pour jamais. Je prie Dieu qu'il vous donne mieux ; quant à moi je ne manquerai pas, j'espère, d'écuyers plus obéissants, plus soigneux, plus vigilants, moins lourdauds, moins familiers, et sur-tout moins parleurs que vous.

A cette déclaration ferme et si peu prévue, le cœur du pauvre Sancho cessa de battre, le ciel s'obscurcit à ses yeux, et il faillit tomber en pâmoison; tant fut violente sa surprise, tant il se trouva mortifié de ce que son maître, à qui il se croyait si nécessaire, eût pu songer sérieusement à changer d'écuyer! Il ne put répliquer un seul

mot. Immobile comme un terme, la tête basse, les bras pendants, il etait sur les épines, et très-embarrassé de sa contenance, quand, fort à propos pour le dépétrifier, le bachelier Samson Carrasco survint, se fit ouvrir, et entra suivi de la gouvernante et de la nièce, qui accouraient, curieuses de voir comment il allait s'y prendre pour empêcher le cher oncle et maître d'aller une troisième fois aux aventures.

L'espiègle Samson se jeta respectueusement aux genoux de Don Quichotte en l'abordant, et lui dit d'un ton d'inspiré : — Chevalier par excellence et à jamais illustre ! ô vous dont la nation espagnole se glorifiera jusque dans les siècles les plus reculés ! écoutez ce que le destin vous transmet par mon organe. De par le Tout-Puissant, et sous peine de ne jamais former que d'inutiles désirs, silence à quiconque serait tenté d'empêcher ou seulement de retarder votre troisième sortie. Cessez donc, madame la gouvernante, lui dit-il en se relevant et en se retournant vers elle, cessez de vous occuper de l'oraison de sainte Apolline, que je vous avais recommandée. J'ai consulté les astres et les sphères célestes ; il y est écrit que le grand Don Quichotte doit suivre ses glorieuses destinées et ses utiles projets, tant que le ciel lui-même n'en ordonnera pas autrement. Toute résistance serait donc désormais vaine et criminelle

de votre part. Quant à moi, je mentirais à ma conscience, je compromettrais le salut de mon âme, si je n'employais pas toute ma rhétorique à presser ce vaillant chevalier de laisser le champ libre à sa noble impatience. Qu'il arme donc enfin ce bras invincible que sollicitent de toutes parts le redressement des torts accumulés pendant son trop long repos, la détresse de nos orphelins, l'honneur menacé de nos demoiselles, le désarroi de nos veuves, et celui de nos épouses malheureusement ou injustement délaissées. Allez, Monseigneur Don Quichotte, partez, brave et superbe chevalier; volez où la gloire vous appelle, et aujourd'hui plutôt que demain. Le temps presse; des milliers d'opprimés vous implorent par ma voix. Que rien ne retarde plus votre magnanime Excellence : si votre équipage n'est pas encore complet, me voici, corps et biens, prêt à tout consacrer pour un si noble emploi; me voilà même prêt, s'il le fallait, à servir d'écuyer à votre magnifique Altesse, tout indigne que je suis de tant d'honneur et de félicité.

—Hé bien, Sancho! s'écria Don Quichotte en se retournant brusquement vers lui, te l'avais-je dit, que les écuyers ne me manqueraient pas! et vois-tu qui vient s'offrir, solliciter la préférence? vois-tu que c'est le savant, l'érudit, l'honorable bachelier Samson Carrasco, l'un des plus illustres

piliers des écoles salamanquines? bien fait de sa personne, leste, actif, vigoureux de tous ses membres; et de plus, respectueux, prudent, courageux, prêt à endurer patiemment la faim, la soif, le froid et le chaud; doué, en un mot, et au plus éminent degré, de toutes les qualités, facultés et propriétés requises par les lois, us et coutumes de la chevalerie errante! Mais à Dieu ne plaise que, pour ma seule satisfaction, j'aille enlever du temple de nos muses une de ses principales colonnes, ou briser le vase précieux qui contient la quintessence de tous les talents. Non, je ne dégraderai point l'arbre national de nos sciences, en lui coupant sa plus fertile branche. Je veux que toujours elle nous donne et des fleurs et des fruits. Que le moderne Samson reste donc dans sa patrie, qu'il en fasse long-temps la gloire et l'ornement, qu'il y honore en paix les respectables auteurs de ses jours, et qu'il ne cesse pas de les consoler par sa présence... Quant à moi, le premier venu me suffira pour écuyer, si décidément monsieur Sancho ne daigne plus me continuer ses services.

—Hé, oui, oui, si, si, je daigne, mon bon maître, s'écria Sancho attendri en s'essuyant les deux yeux, et je vous promets de daigner, tant que l'âme me battra dans le corps. Il ne sera pas dit de moi, qu'ayant mangé votre pain, je vous ai planté là. Me croyez-vous donc sorti de la race de Caïn? Non,

tout le monde sait le contraire ; tout le village du moins sait que les Pansa furent toujours honnêtes et point ingrats, et que moi j'en descends de père en fils. Je connais d'ailleurs le grand cœur de mon maître, et je suis sûr, comme si je le tenais, qu'il ne demande pas mieux que de me récompenser un jour, puisqu'il me l'a si souvent promis.... Mon cher Seigneur, mon cher maître, si j'ai fait la sottise de vous tracasser pour avoir un gage, ce n'a été que pour complaire à ma femme qui l'a voulu ; et quand une fois cette diable de femelle s'est mise à vouloir quelque chose, elle vous tient, elle vous presse, elle vous pousse si ferme, qu'il n'y a pas moyen de lui résister. Il est pourtant vrai qu'elle n'est qu'une femme, et que j'aurais dû lui faire voir que, bon gré malgré ses dents, je suis un homme. Mais je vous confesse ma trop grande mollesse dans cette occasion-ci ; et je vous en demande pardon. A tout péché miséricorde. Que ce soit donc fini ; que votre Seigneurie veuille bien seulement faire son testament codicile, et l'arranger de manière qu'en cas de malheur je ne me trouve pas à terre entre deux selles ; et ensuite, décampons au plus tôt. Ne laissons pas en souffrance plus long-temps l'âme et la conscience du seigneur Samson Carrasco. Pour mon compte, me voilà prêt ; et je vous renouvelle ma promesse, de vous suivre et servir fidèlement et loyalement, autant

et peut-être plus qu'aucun écuyer qui se soit jamais mêlé du métier.

Le bachelier avait peine à tenir son sérieux pendant que Sancho pérorait de la sorte. Tout prévenu qu'il était du singulier caractère de l'écuyer, par la première partie de l'histoire du chevalier, il fut surpris de le trouver encore plus extravagant qu'il ne se l'était figuré.

Don Quichotte, désarmé par les excuses et le dévouement de Sancho, lui tendit la main en signe de réconciliation. Ils s'embrassèrent affectueusement, et ils restèrent meilleurs amis que jamais. D'après l'avis du grand Carrasco, devenu leur conseil et leur oracle, il fut arrêté que l'on partirait sous trois jours, et qu'on les emploierait à préparer tout ce qui était nécessaire à l'expédition, notamment une salade complète que Don Quichotte voulait absolument se procurer. Samson se chargea de cet article au moyen d'un de ses amis qui en possédait une très-ancienne, que l'on dérouilla le mieux qu'on put. On verra dans la suite que Samson ne pressait ainsi le départ de Don Quichotte, que d'après un plan concerté avec le curé et le barbier pour mettre fin aux écarts de la folie de leur malheureux ami. Mais la nièce et la gouvernante qui n'en savaient rien, se crurent trahies par le bachelier. Elles le couvrirent de malédictions ; elles s'arrachèrent les cheveux en jetant les hauts cris ;

elles firent, en toute rigueur, toutes les contorsions de pleureuses qu'elles auraient pu faire au convoi funèbre du cher oncle et maître.

Pendant ces trois derniers jours, néanmoins, Don Quichotte parvint à leur persuader qu'il n'était pas encore mort, et à les déterminer à souffrir ce qu'elles ne pouvaient empêcher. Sancho trouva moyen aussi de faire sa paix avec sa femme. On pourvut soigneusement à tout le nécessaire. On remplit de vivres le bissac tant qu'il put en contenir; et Sancho s'en chargea, ainsi que de tout l'argent comptant que son maître put réunir. Enfin le soir du troisième jour, à la brune, sans que personne s'en aperçût, autre que le bachelier, pour qui rien n'était caché, qui d'ailleurs avait eu ses raisons pour venir les accompagner jusque hors du village, ils s'échappèrent et prirent la route du Toboso, Don Quichotte, armé de pied en cap, sur le brave Rossinante, et Sancho sur son fidele grison. Après un quart d'heure de marche, Samson prit congé d'eux, embrassa Don Quichotte, en le conjurant de lui donner exactement des nouvelles de sa bonne ou mauvaise fortune; en protestant qu'il en partagerait toujours le plaisir ou l'affliction, et s'en revint au village. Nos deux aventuriers, restés seuls, continuèrent à cheminer vers la fameuse cité du Toboso.

BIBLIOTECA REGIONAL JOAQUÍN L. ROMERO

CHAPITRE VIII.

Comment Don Quichotte alla d'abord pour faire visite à sa dame, madame Dulcinée du Toboso.

Béni soit le tout-puissant Alla! s'écrie trois fois de suite Cid Hamet Bénengély en commençant ce huitième chapitre. Grâces, dit-il, lui soient rendues, de ce qu'enfin voilà Don Quichotte et son écuyer en campagne pour la troisième fois; de ce qu'enfin les lecteurs de cette admirable histoire peuvent désormais compter, non pas sur de froides conversations préliminaires, mais sur une riche variété de faits et de détails agréables. Il les invite donc à oublier toute la partie déjà lue de l'histoire de son valeureux chevalier, et à réunir toute leur curiosité sur celle qu'il va raconter; sur cette seconde partie qui, à le bien prendre, ne commence qu'ici, sur la route du Toboso. Après cet exorde, qui peut-être promet trop, il continue en ces termes:

Samson avait à peine fait volte face pour s'en retourner au village, Sancho s'était à peine remis à côté de son maître pour faire route de compagnie, que, soit par l'effet de l'accointance

des deux montures, soit par celui de quelque cause impénétrable et surnaturelle, Rossinante se mit à hennir, et le grison à soupirer d'aise et à braire. Ce début extraordinaire parut du plus favorable augure à notre héros, et sur-tout à Sancho, qui remarqua très-sensément, mais en lui-même, que les soupirs et les braiements de l'âne étant plus fréquents, plus animés et mieux nourris que les hennissements du cheval, il y avait lieu d'en conclure que l'étoile de l'écuyer serait plus fortunée que celle du chevalier. Sancho fondait-il ce raisonnement sur quelque peu d'astrologie judiciaire ? c'est ce que l'histoire n'ose affirmer. On sait cependant qu'il s'en piquait, que même il s'y entendait; car, lorsqu'il culbutait ou trebuchait en chemin, il ne manquait pas de dire sur-le-champ, que ce malheur ne lui serait sûrement point arrivé aujourd'hui, s'il ne fût point sorti de chez lui ; et certes, peu de savants raisonneraient plus conséquemment.

Quoi qu'il en soit, sitôt qu'il plut à Rossinante et au grison de se taire, et de céder la parole à leurs maîtres, Don Quichotte s'en empara, et dit : — Sancho, mon ami, la nuit approche, elle sera très-obscure. Il y a loin d'ici au Toboso ; impossible à nous d'y arriver assez tôt pour pouvoir, dans le jour de demain, me présenter à la sans pareille Dulcinée ; ce ne peut être que pour après-demain. Ne nous pressons donc pas, cela ne nous avance-

rait en rien ; car d'ailleurs il n'y a pas d'aventures pour nous, avant que j'aie reçu son agrément, ses pouvoirs et sa bénédiction.... Ah ! Sancho ! c'est alors que j'oserai tout entreprendre avec la certitude du succès ! Apprends, mon ami, que la protection et les faveurs de leurs dames, font seules la force et la valeur des vrais chevaliers errants.

— Je le crois, répondit Sancho, par la raison que vous me l'avez déjà dit plus d'une fois..... Mais je songe à une grande difficulté que j'aperçois dans tout ceci. C'est que je ne sais pas trop où vous pourrez voir la dame assez commodément pour recevoir sa bénédiction, ses faveurs et sa protection, à moins qu'elle ne vous jette tout ce butin-là par-dessus le petit mur de la basse-cour où je la trouvai cette fois que je lui remis la lettre dans laquelle vous lui racontiez des nouvelles des extravagances que vous faisiez pour elle dans le cœur de la montagne Noire.

— Encore ta basse-cour ! Sancho, reprit Don Quichotte. Désabuse-toi donc, mon enfant. Certes, ce n'est pas dans un lieu pareil que tu as dû rencontrer une si noble et si délicate princesse ; c'était sûrement dans une galerie, un corridor, sa chapelle peut-être, ou sur un balcon de son palais.

— Je ne dis pas que non, répondit Sancho..... mais il me semble bien que j'ai cru voir une basse-cour.... Peut-être au reste que je m'en souviens mal.

— En tout cas, Sancho, reprit Don Quichotte avec feu, nous irons, nous la verrons ; et que ce soit par-dessus la muraille de la basse-cour, que ce soit à travers un soupirail, un trou de serrure, une fente quelconque, n'importe où et par où, pourvu que je la voie, pourvu qu'un seul rayon de ce soleil de la beauté puisse frapper mes yeux ; c'en est assez pour porter la force et l'invincibilité dans tout mon être, pour faire de son timide esclave, le plus puissant, comme le plus heureux chevalier de la terre.

— Oh! ma foi, quant au soleil de sa beauté, dit Sancho, je peux vous assurer qu'il n'était pas assez brillant ce jour-là, pour lâcher le moindre rayon. Il faut tout dire pourtant : comme en criblant son blé elle en faisait sortir de la poussière à gros flocons, cette poussière épaisse, comme une espèce de nuage entre son visage et le mien, pouvait bien obscurcir son soleil, assez pour me le rendre invisible.

— Quoi, reprit Don Quichotte, tu t'obstines à croire, à me soutenir que ma Dulcinée, quand tu la vis, s'occupait à cribler du blé! Tu ne sens donc pas combien ce travail rustique et grossier est peu fait pour les personnes de son rang, et que les passe-temps des princesses ne peuvent être que nobles et délicats comme elles? Voilà, Sancho, les tristes effets de ton ignorance; ton défaut d'é-

rudition, t'expose continuellement aux plus graves quiproquo. Que n'as-tu lu notre poëte par excellence, quand il décrit avec tant de grâce le travail de ces quatre nymphes du Tage, qui sortirent un jour de leurs demeures cristallines, et qui, après mille folâtres jeux sur l'herbe fraîche de sa rive fortunée, s'y mirent à broder de riches écharpes dont le poëte ingénieux nous peint l'élégance, l'éclat, l'or, les perles, et presque jusqu'aux moindres coups d'aiguille! Si ce morceau charmant t'eût été connu comme à moi, tu aurais reconnu que c'était ainsi que s'occupait ma Dulcinée, lorsqu'elle t'admit en sa présence.... Mais, que dis-je? l'implacable malice des enchanteurs ennemis de ma félicité, ne t'en aurait peut-être pas moins fasciné la vue.... Les cruels! rien ne leur échappe; ils n'épargnent rien de ce qui m'intéresse. Leur art perfide empoisonne toutes mes jouissances, ou me les arrache à l'instant même du bonheur.... Quand je songe à l'opiniâtreté de leurs persécutions, mon ami, je te l'avoue, un secret pressentiment me fait craindre qu'ils n'aient déchaîné leur fureur jusque dans l'histoire déjà si célèbre, si répandue, dit-on, de mes hauts faits. Si, par malheur, l'enchanteur qui l'a écrite se trouve être de la clique malfaisante, c'est là qu'il aura pu mentir, métamorphoser, substituer, intriguer à son aise, pour obscurcir ma gloire et mes actions...

O envie! source trop féconde de nos chagrins! semblable à un atome rongeur, tu pénètres par-tout, et par-tout tu échappes à notre juste vengeance par ton imperceptibilité! Mais que par-tout tu laisses d'horribles traces de ta présence et de tes ravages! O la plus vile des passions, la seule peut-être qui ne soit pas déterminée par quelqu'un de nos penchants naturels! Nulle jouissance ne compense tes odieux excès; ils ne sont précédés, accompagnés ou suivis que du dépit toujours inquiet, ou de cette rage de nuire qui jamais ne s'assouvit; et tu n'en es que moins excusable, plus criminelle!

— Vous me faites presque peur, reprit Sancho; car, pour mon compte, je ne dois pas être plus tranquille sur cette diable d'histoire dont le bachelier Samson Carrasco nous a tant parlé. Je me doute que parfois on m'y aura défiguré de la belle manière; et il n'est vraiment pas doux de savoir sa réputation jetée à la tête du premier méchant qui voudra la déchirer, pendant qu'on n'est pas là en personne pour se retourner et se défendre. Cependant, moi, je n'ai de ma vie, ni par paroles ni par actions, que je sache, fait la moindre niche à aucun enchanteur; je n'ai d'ailleurs pas trop de quoi exciter leur envie. Il est possible que parfois je paraisse un tantinet goguenard, et que, par-ci par-là, j'aie picoté quelques personnes; mais,

dans le fond, je suis si simple, si bon, si bête, qu'on ne devrait jamais me supposer de la malice, quand même, par hasard, on croirait en trouver dans mon fait. Eh ! quand je n'aurais pour moi que d'être chrétien de race, franc catholique romain, d'être l'ennemi mortel des juifs et des hérétiques, tous les faiseurs d'histoires ne devraient-ils pas me traiter en ami dans leurs livres ?... Au bout du compte, pourtant, je m'en moque et je ne veux plus m'en inquiéter. Qu'ils disent ce qu'ils voudront ; la vérité est que, depuis que mon nom court les rues et de main en main, je ne m'aperçois pas que j'en sois devenu ni plus gras ni plus maigre... Au surplus, Monseigneur, moi, je ne suis pas si sévère que vous ; et je crois que ce n'est pas toujours l'envie qui mène la plume des écrivains méchants ; je crois que, presque toujours, ils visent encore plus à faire parler d'eux et de leur capacité, que de ceux dont ils parlent. Ils veulent être fameux ; voilà le mot : et ne peut-on pas le devenir à force de méchanceté, comme à force d'esprit et de mérite ?

— Ta réflexion est juste, Sancho, reprit Don Quichotte. La soif de la célébrité peut en effet conduire à des excès bizarres et même criminels. Témoin cette dame, qui ne se trouvant point dénommée dans une satire fameuse d'un de nos plus grands poëtes contre les femmes célèbres de son

temps, s'en plaignit à lui, employa jusqu'aux menaces pour obtenir d'y être placée, signalée et bien maltraitée, et ne le laissa tranquille, qu'après en être venue à bout. Témoin cet Erostrate, qui brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, dans la seule vue de s'immortaliser; et qui a si bien réussi, que malgré les défenses les plus sévères de jamais parler de lui, personne aujourd'hui n'ignore son nom et son histoire. Témoin encore ce chevalier romain, qui visitant avec l'empereur Charles-Quint la fameuse basilique de Rome, lui fit faire le tour de la rotonde sur l'étroite galerie ouverte qui donne du jour à l'intérieur du dôme, et qui, après avoir fait remarquer à l'empereur les beautés de ce prodigieux monument, lui confessa que dix fois, pendant qu'ils étaient sur la galerie, l'idée lui était venue d'embrasser sa majesté corps à corps, et de se précipiter avec elle du haut en bas du dôme, dans la seule vue de partager nécessairement la mémoire immortelle du plus grand des empereurs : compliment auquel, dit-on, sa très-clémente majesté voulut bien ne répondre qu'en bannissant à jamais de sa présence un si dangereux courtisan. Voilà, mon ami, des preuves qu'en effet on a pu chercher à parvenir à la célébrité par des moyens horribles. Mais heureusement ces exemples sont rares, et c'est par d'autres voies que le plus grand nombre y est arrivé. Horatius, en

se précipitant tout armé dans le Tibre; Mutius, en bravant la douleur, le bras tendu sur un brasier dévorant; Curtius, en se jetant dans le gouffre; César en passant le Rubicon contre les vœux des aruspices; et dans ces temps modernes, le vaillant Cortès, en brûlant ses vaisseaux sur les rives du nouveau monde, afin d'ôter à nos braves Espagnols toute autre ressource que celle de vaincre; tous ces grands hommes étaient animés de l'ambition de la véritable gloire, de cette gloire qui captivera toujours l'admiration de la postérité. Gloire mondaine, cependant, et qui finira comme ce monde périssable pour tous autres que pour les héros chrétiens : à eux seuls est réservée la gloire céleste et impérissable de l'éternité. Mais pour y parvenir, Sancho, nous devons concilier toutes nos entreprises, toutes nos actions, toutes nos pensées, avec l'austère morale du christianisme. Nous avons sans cesse à combattre les sept péchés mortels; à subjuguer l'orgueil par la destruction de tous oppresseurs, par celle sur-tout de ces géants arrogants et superbes, dont, par cette raison particulièrement, nous sommes les irréconciliables ennemis; l'envie, par l'abnégation de nous-mêmes; la colère, par la générosité, par l'évangélique pardon des injures, par le calme de la patience et de la raison; la gourmandise, par la sobriété; la paresse, par une continuelle activité, par la vigilance et par le travail;

l'avarice, par les jouissances inséparables de la charité, de la bienfaisance et de la commisération ; et enfin la luxure, par une fidélité scrupuleuse à la dame de nos pensées. Voilà, mon ami, la morale pure et sainte des vrais chevaliers chrétiens ; en la suivant, ils obtiendront en ce monde la célébrité, les honneurs, la gloire ; et en l'autre, la bienheureuse et céleste immortalité.

—Tout ce que votre Seigneurie vient de me dire, reprit Sancho, me paraît si bien dit, que je l'ai compris à merveille ; mais il m'en saute à la tête une pensée qui me tracasse.

—Quelle est-elle cette pensée, Sancho ? Voyons, peut-être parviendrai-je à te la rendre moins tracassante.

—Dites-moi, Monseigneur, répondit Sancho, ces César, ces Horatius, ces Mutius, tous ces chevaliers à prouesses si fameuses dont vous m'avez parlé, sont morts à l'heure qu'il est ? et que sont devenues leurs âmes, où sont-elles à présent ?

—Celles des païens, répondit Don Quichotte, sont en enfer ; il n'y a pas moyen d'en douter. Celles des fidèles, s'ils ont été bons chrétiens, sont en purgatoire ou en paradis ; c'est encore là pour nous un article de foi.

—Bon ! reprit Sancho. A présent, autre chose, s'il vous plaît. Les corps de ces grands personnages ont été enterrés quelque part en ce bas monde, et

on les a sûrement nichés dans quelques magnifiques chapelles? Ces chapelles-là sont-elles, comme celles de nos saints, éclairées par de grosses lampes d'argent massif, et parées tout à l'entour, du haut en bas des murailles, de béquilles, de suaires, de chevelures, d'yeux et de jambes de cire? et si les chapelles des païens ne sont pas meublées comme les nôtres, de quoi et comment le sont-elles donc?

—Mon ami, répondit Don Quichotte, les païens ont été beaucoup plus magnifiques que nous dans leurs monuments funèbres; et les tombeaux de leurs grands ont plus d'une fois été des temples et des édifices de la plus grande somptuosité. Les cendres de Jules César ont été déposées au sommet d'une immense pyramide qui existe encore à Rome, et qu'on y appelle l'aiguille de Saint-Pierre. Le tombeau de l'empereur Adrien fut un château plus

pousse, on se presse, on s'étouffe, pour voir, pour toucher, pour baiser les petites chaînes de fer qui leur servaient de ceintures ; et qu'elles sont dans une sacristie superbe, en plus grande vénération, bien plus admirées, je vous assure, que ne l'est l'épée de votre fameux Roland dans le cabinet des curiosités de Sa Majesté. Il est donc clair, mon bon maître, qu'il vaut mieux en ce monde être moine que chevalier errant ; et qu'avec deux ou trois cents coups de discipline que se donne par année un simple capucin, il fait de meilleures affaires que le plus vaillant chevalier de la terre avec dix mille coups de lance contre les géants, les monstres ou les dragons.

— J'en conviens, dit Don Quichotte. Mais observe que nous ne pouvons tous être moines. D'ailleurs, toutes les professions conduisent à Dieu ; celle sur-tout de chevalier errant, qui est elle-même une espèce de profession religieuse. Nombre de chevaliers ne sont-ils pas en paradis ?

— Oui, répondit Sancho. Mais je parierais qu'il s'y trouve au moins mille fois plus de moines.

— Je le crois aussi, reprit Don Quichotte ; mais cela prouve seulement qu'il y a beaucoup plus de moines sur terre que de chevaliers errants.

Nos deux aventuriers passèrent ainsi la nuit entière, et la majeure partie du jour suivant, toujours marchant côte à côte et jasant de choses et d'autres,

sans qu'il leur arrivât rien de remarquable. Enfin, dans la soirée, ils découvrirent le Toboso. Le cœur de Don Quichotte tressaillit à l'aspect de la cité fameuse; mais celui de Sancho se serra de tristesse et d'inquiétude, en songeant que toutes les menteries qu'il avait fabriquées pour faire accroire qu'il avait vu madame Dulcinée, étaient peut-être au moment de se découvrir. Don Quichotte n'était pas moins ému de se sentir si près d'elle, et du bonheur de la voir pour la première fois, en sorte que l'un et l'autre étaient dans une extrême agitation. Heureusement pour Sancho, qui avait besoin de se recueillir, Don Quichotte détermina de n'entrer au Toboso que de nuit, et en attendant l'heure fixée, ils firent halte, et se reposèrent dans un petit bois à environ demi-lieue du Toboso.